



## Dracula de Radu Jude

**Draculanus**  
Frédéric Mercier

Film-farce, foire aux vanités, carnaval de formes hybrides et débridées, le *Dracula* de Radu Jude charrie et se rit de toutes les adaptations et représentations possibles de Dracula, d'hier comme à l'heure de l'intelligence artificielle.

**A**LORS qu'il vient de recevoir les honneurs d'une rétrospective au Centre Pompidou (jusqu'au 11 octobre 2025) et que sort un ouvrage collectif consacré à une œuvre riche de plus de vingt titres (*Radu Jude, la fin du cinéma peut attendre*, Les Éditions de Lœil / FID Marseille, 2025), et à peine deux semaines après la sortie de *Kontinental '25* (voir n° 775, p. 36), Radu Jude dévoile son *Dracula*, film qu'il achevait alors qu'il recevait l'Ours d'argent du meilleur scénario pour le précédent. Ce rythme effréné de production donne le *la* éreintant de ce projet né d'une blague : un flux gigogne d'extraits et de parodies de 2 h 50, volontairement mal dégrossi.

Malgré son titre, il ne s'agit ni d'une énième mouture du roman de Bram Stoker ni d'un film de vampires à proprement parler, même s'il en convoque les figures et les codes. Ce *Dracula* narre les tentatives d'un cinéaste (Adonis Tanta) qui, à l'aide d'une IA bon marché, cherche la formule juteuse pour contenter des producteurs en quête d'une nouvelle adaptation. Face caméra, au milieu d'un décor spartiate, le jeune homme expose avec cynisme au spectateur toutes les idées d'association, de pot-pourri des genres (comédie, film érotique, drame sentimental, pamphlet anticapitaliste...) qui lui traversent le ciboulot, tels des pets de l'esprit. À la manière d'une chaîne YouTube, le narrateur fait jaillir et commente chaque variation générée par l'IA et incarnée par une troupe fidèle de vingt acteurs qui interprètent plus de cent rôles.

### Farce picaresque

En digressant à l'envi, à coups d'insultes, en intercalant de nouveaux blocs dans d'autres, Jude poursuit son démembrement joyeux et méthodique de la stricte continuité narrative comme dans *Bad Luck Banging or Loony Porn* (2021). Cet esprit digressif et satirique convoque aussi bien la tradition populaire roumaine que la farce picaresque, les romans du XVIII<sup>e</sup> siècle et notamment le *Tristram Shandy* de Laurence Sterne qui inspira un chapitre de *Jacques le Fataliste* dont Jude dit s'être inspiré. Déjà *Aferim !*, en 2015, empruntait à ce type de récits pour conter, au XIX<sup>e</sup> siècle, la chasse aux Tziganes d'un policier donquichottesque qui instruisait son fils à coups d'injures xénophobes et misogynes. Avec *Dracula*, Jude poursuit ce geste et le radicalise à outrance : réactualiser l'esprit de la farce, en invoquer son esprit critique et de résistance, à l'heure de l'IA et des réseaux sociaux. Si le cinéaste a toujours filmé la pire survivance du passé dans le présent, il plonge cette fois au cœur des représentations mythiques et folkloriques roumaines et de la pop culture, et dresse le portrait historique de Vlad Draculea, devenu icône d'une mouvance nationaliste roumaine.

### Dégénérer les idoles

Peu à peu, cet esprit carnavalesque raisonne comme une entreprise de sabotage, qui vise à désacraliser le mythe de Dracula et ses formes. Jude fait tout exploser : extraits de *Vampyr* de Dreyer et du *Nosferatu* de Murnau, parodie Z du *Dracula* de Coppola, captations nocturnes à l'iPhone, vidéos colorées de démons composites (dégénérées par l'IA, animations bricolées de masques informes. Tout est mis sur un même plan, sans hiérarchie. L'IA suce la sève des images, les dévitalise et les recrache dans un fatras



gluant, peu ragoûtant, qui peut s'avérer fascinant. En mélangeant ces matériaux, Jude accentue sa tendance iconoclaste : les images patrimoniales s'en trouvent souvent ridiculisées, ramenées à leur matérialité couillonne. Un conte fripon de l'auteur roumain Ion Creangă est filmé au pied de la lettre, si littéralement – si respectueusement même – que Jude fait apparaître, avec une bêtise assumée, des bites fluorescentes (générées par l'IA) qui pilonnent des villageoises et un curé en extase. Dans *Bad Luck Banging or Loony Porn*, la prof se vengeait à coups de supergodes magiques quand la travailleuse précaire de *N'attendez pas trop de la fin du monde* (2023) déversait sa bile derrière un filtre Instagram.

En bon dialecticien, ce geste potache et lourdingue (Jude cite Ed Wood) ouvre un espace inespéré de cinéma, en renouvelle les possibilités. Les images venues de lieux dits « impropres » – TikTok, Internet, vidéos amateurs de smartphones – sont mises au même plan que celles considérées comme sacrées. Si le mariage s'avère grossier, il y a dans ce geste quelque chose d'enthousiasmant, une goinfrerie de cinéma, un désir ludique de réenchantement par des formes dénigrées par le cinéma « officiel » de festival, parfois si constipé à force de ressasser les mêmes figures. Jude revendique son joyeux goût godardien du montage à la va-comme-je-te-pousse et joue avec la spatialisation du son. L'esprit Fluxus, assumé par l'auteur, mêle Heidegger et YouTube.

À cette désacralisation s'ajoute l'hyperréalisme, le registre privilégié du cinéaste : Jude se refuse à tout embellissement afin d'exposer, en lumière crue, les impensés parfois débiles et la bigoterie de nombreuses adaptations officielles. Il cherche toujours pour ce faire la pire texture, les plus gros défauts. Cette esthétique pauvre (GoPro, smartphone, petites caméras RED et plans fixes austères) confère aux scènes une dimension brute ou d'art brut.

### Les vampires sont parmi nous

Sketch après sketch, cette crudité peut faire mouche, notamment dans les hilarantes séquences de cabaret en Transylvanie. On y voit des touristes, de tous âges, invités à « participer », c'est-à-dire

à coucher avec les comédiens ou à les pourchasser la nuit à travers la ville pour les empaler. Ce spectacle absurde, renforcé par d'affreux zooms à l'iPhone, régurgite le profond appétit de sang (et de sexe) d'une population décérébrée et avide de lynchage comme celle de *Bad Luck Banging or Loony Porn*. Jude reste maître pour faire remonter avec des moyens rudimentaires les marécages boueux de l'inconscient collectif. Quand survient le bouleversant dernier segment – quotidien, sans trucs, plus proche du cinéma roumain tel qu'on le caricature –, c'est toute l'obscénité du monde qui nous éclabousse. Pour ne pas avoir à faire le tri de ses ordures, un bourgeois humilie un éboueur en brandissant son érudition académique, prouvant que la grande culture, loin d'élever, sert aussi à écraser l'autre et à perpétuer d'ancestraux rapports aristocratiques de domination.

Certes roboratif, ordurier, paillard, indigeste, porno, criard, interminable (tout cela fait partie du projet), ce *Dracula* éclaire de sa lumière blagueuse et inquiète les vampires parmi nous, ce monde où le vomis discontinu d'images, le capitalisme culturel et la technologie épuisent l'individu afin de le transformer en simple consommateur de loisirs. À ce titre, on se souvient de l'énorme escroquerie du « Dracula Park », projet pharaonique vendu par un ministre en 2001, jamais construit, qui laissa d'innombrables citoyens ruinés. Aujourd'hui, armés de leurs canines *high-tech*, les vampires achèvent de transformer notre monde – et le cinéma – en parc d'attractions globalisé. ■

### Sortie le 15 octobre 2025

Roumanie/Autriche/Luxembourg (2025) 2 h 50. Réal., scén. : Radu Jude. Dir. photo. : Marius Panduru. Déc. : Andreea Popa. Son. : Odo Grötschnig, Sebastian Zsemlye, Jaime Baksht, Michelle Couttolenc. Mont. : Catalin Cristutiu. Prod. : Alexandru Teodorescu, Rodrigo Teixeira. Cie de prod. : Saga Film. Dist. fr. : Météore Films.

Int. : Adonis Tanta, Gabriel Spăciu, Oana Maria Zaharia, Andrada Balea, Ilinca Manolache, Șerban Pavlu, Doru Taloș.

